

Claire Julliard
Les mauvaises notes



Le livre

Un soir de décembre, à Châtillon-sur-Oise, Frédéric Legendre, 12 ans, se retrouve seul sur le trottoir, devant chez ses parents. Il a pris la décision de partir. « Plutôt que de subir une telle honte, je préférerais n'avoir jamais eu d'enfant », a dit son père après avoir lu son bulletin scolaire.

Frédéric saute dans un train. Il rêve d'aller à la campagne, d'avoir une autre vie, une autre famille. C'est bien ce qui l'attend.

Deux gendarmes lui mettent la main dessus. Ils le prennent pour un autre fugueur, un certain Ludovic Bernard, qui lui ressemble à s'y méprendre.

Qui lui ressemble tellement que M. et Mme Bernard croient avoir retrouvé leur fils.

L'auteure

Claire Julliard est née à Paris. Après des études de psychologie, elle a été institutrice pendant quatre ans tout en écrivant dans des revues. Aujourd'hui journaliste littéraire et écrivain, elle est notamment l'auteur d'une biographie de Boris Vian (Folio Biographies).

Claire Julliard

Les mauvaises notes

Médium poche

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Anne-Claire et Pierre Julliard

*« On ne part pas –
Reprenons les chemins d'ici »*

Arthur Rimbaud

I

Les mauvaises notes

Frédéric rêve, Frédéric dort en classe, Frédéric s'agite. Cet enfant ne fait rien. Il distrait ses camarades. Quand il n'est pas absent ! Où est passé Frédéric ?

M. Legendre manqua s'étrangler de fureur. Le bulletin scolaire de son fils, selon ses propres mots, passait l'entendement. Les appréciations des professeurs le consternaient. Ce garçon-là était-il bien son fils ? Lui, M. Legendre, qui toujours avait fait l'honneur de sa famille. Jusqu'à son diplôme d'ingénieur.

— Plutôt que de subir une pareille honte, je préférerais n'avoir jamais eu d'enfant, cria M. Legendre, hors de lui. Tes notes sont exé-

crables, tes professeurs se plaignent. As-tu décidé de me rendre fou ?

Frédéric baissa la tête.

– Réponds ! Réponds ! cria encore M. Legendre.

Accablé, Frédéric lorgna en direction de sa mère. Rien à faire. Mme Legendre tournait la tête vers la fenêtre, l'air absent. « Qu'est-ce qu'elle peut bien penser ? Qu'y a-t-il de si intéressant dehors ? » se demanda Frédéric.

– Réponds ! criait toujours M. Legendre.

– Je ne sais pas, finit par dire le garçon.

– Tu te moques de l'école, tu te moques de ta famille. Mais qu'est-ce que tu as dans la tête ? Veux-tu que je relise ce bulletin ?

– Oh non, papa ! implora Frédéric.

– Anglais : E. Mathématiques : 3. Français : 2, E, 0, absent. Gymnastique : absent...

Cette fois, Frédéric cacha sa tête dans ses mains.

– Écoute-moi quand je te parle ! tonna M. Legendre.

Exaspéré, il bouscula son fils, le secoua et enfin lui assena une paire de claques.

Mme Legendre alluma une cigarette. Elle passa la main dans ses cheveux et soupira.

– Va dans ta chambre. Je ne veux plus te voir ! lança le père.

« Ouf », pensa Frédéric. Il fila.

Le jeune garçon s'allongea sur son lit. Il enfouit son visage sous l'oreiller. Les idées se bouscullaient dans sa tête :

« Papa crie toujours. Qu'est-ce que ça change à la vie, mes mauvaises notes ? Quand j'avais de bonnes notes, il ne disait rien. Il trouvait ça normal, c'est tout. Il crie toujours, de toutes les façons, alors... Hier, c'était à cause du bruit des voisins, l'autre jour à cause de son patron. Et puis, quand il renverse un objet, il jure. Moi, il m'interdit les gros mots. Les parents ont toujours des soucis. Moi, je ne me marierai pas, c'est décidé... Et le soir, papa râle encore dans sa chambre en marchant. Qu'est-ce qu'il est nerveux... Maman, on dirait qu'elle ne pense jamais rien. Elle se contente d'écouter papa.

« Les adultes sont toujours de mauvaise humeur. Ou alors tristes. Ou alors fatigués. Ils ne peuvent pas se supporter entre eux. Ils n'ont pas de copains. Ils se disputent. Toujours à cause des problèmes d'argent. Et même quand ils en ont, de l'argent, ils ne sont pas contents. En plus, ils ont des figures atroces. Je les déteste. Jamais je ne deviendrai comme eux. Mon Dieu, faites que je ne devienne pas comme eux. Les profs, c'est pareil, ils sont nuls, ils ne comprennent rien. Ils s'habillent toujours pareil.

« En même temps, j'en ai marre d'être un enfant. Tout le monde se croit tout permis avec vous. Surtout que, moi, je suis gentil. Et puis je ne suis plus un enfant. J'ai douze ans quand même. »

Frédéric colla sa tête contre le mur. Papa s'énervait contre maman : « C'est de ta faute. Si tu le grondais un peu ! Tu le laisses faire tout ce qu'il veut. Et n'essaie pas de le défendre ! »

Frédéric retint sa respiration. Il entendit bien cette fois Mme Legendre répondre d'un ton

froid : « Je ne le défends pas, mais non, je ne le défends pas. Calme-toi, maintenant. »

C'était bientôt Noël. Les parents de maman allaient venir à la maison. Ils détestaient papa, surtout mamie. Quelle mauvaise ambiance quand ils étaient là... « Finalement, c'est sur moi que ça retombe », songea encore Frédéric.

– Si tu veux venir dîner, cria papa à travers le mur, tu dois nous faire des excuses.

Frédéric attrapa son oreiller et s'en servit pour se boucher les oreilles.

« J'aimerais qu'ils meurent, pensa-t-il, rageur. La maîtresse d'école arriverait un matin et elle me dirait : “Mon pauvre enfant, je viens d'apprendre que vos parents sont morts. Vous pouvez rentrer chez vous.” Moi, je ferais semblant d'être triste. On me donnerait de l'argent. Je serais pupille de la nation... Pupille de la nation, ça sonne bien. On dirait : “Le pauvre Frédéric, ce n'est pas de sa faute s'il travaille mal en classe... avec ce qui lui est arrivé.” Moi, j'irais vivre chez Madeleine, la cousine de papa. Elle ne vient jamais à la

maison. C'est la seule qui est gentille avec moi, Madeleine. Et puis elle est belle. Elle pourrait être ma maman, puisque maman ne veut plus me défendre...

« Ou alors, on m'appellerait au collège pendant un cours : "Frédéric Legendre, vous êtes convoqué chez le directeur." Moi : "Ah bon, de quoi s'agit-il ?" Cet imbécile de prof de français : "Cessez de faire le malin, Frédéric, et suivez le surveillant." Le directeur me dirait : "Frédéric Legendre, je vais vous annoncer une nouvelle, une grave nouvelle qui risque de beaucoup vous surprendre. Asseyez-vous et détendez-vous. Nous venons de retrouver vos vrais parents. Vous ne vous appelez pas Frédéric Legendre mais Manuel le Manouche. Votre père est un gitan. Le chef d'une grande tribu. Il vous réclame à présent. Ne lui en veuillez pas de vous avoir confié à M. et Mme Legendre.

« "Votre mère était une princesse gitane. Une femme d'une rare beauté. Mais elle est morte à votre naissance. Votre père, Diego, vous a porté dans ses bras en larmes et il est allé vous décl-

rer à la mairie. Et, là, un deuxième malheur est survenu. L'employé n'a pas cru votre père, il a appelé la police. Il l'a accusé de vous avoir volé. On a jeté en prison Diego, le fier manouche. Comme il parlait mal le français, il n'a pas pu se faire comprendre. Toute sa tribu est venue témoigner au procès mais on ne les a pas crus.

« “Depuis des années, il vous cherche. Entre-temps, on vous avait confié à ces Legendre. Votre vrai père avait perdu toute trace de vous. Aucun Manuel le Manouche sur les registres d'état civil.” »

– Frédéric, cria M. Legendre, sors de ta chambre immédiatement. Ta conduite dépasse les bornes.

En entendant les pas rapprochés de son père, Frédéric eut un mouvement de peur. Il bondit vers la porte et la verrouilla à double tour.

– Ouvre tout de suite !

M. Legendre-l'imposteur tambourinait à présent contre la porte. Il semblait dans une rage

indescriptible. Manuel le Manouche eut alors un sourire narquois.

– Va me chercher le tournevis, je vais ouvrir cette porte, fit M. Legendre à sa femme.

Et, soudain, Frédéric en eut assez de tout ça. Il saisit son blouson et ouvrit la fenêtre. Il contempla un instant les quatre étages de vide qui séparaient l'appartement du sol. Le garçon se glissa sur la balustrade et se faufila avec précaution jusqu'au balcon voisin.

Il sauta de balcon en balcon. La vieille voisine, Mme Simmonet, dit à son mari : « Je crois bien qu'un farfadet volette devant notre fenêtre. Va donc jeter un coup d'œil. » M. Simmonet haussa les épaules et garda les yeux rivés sur son poste de télévision.

Voilà comment Frédéric Legendre se retrouva au mois de décembre seul sur le trottoir, à huit heures du soir, à Châtillon-sur-Oise.

La cité des Acacias

Frédéric ne pensa pas : « À moi la liberté » ou quelque chose du genre. Mais il ne regretta pas le moins du monde ce qu'il venait de faire.

À présent, il fallait aviser, et vite, car le froid tombait. Frédéric n'avait guère envie de flâner dans la ville. Son père était peut-être déjà à ses trousses. Il se dirigea vers la cité des Acacias. Là vivaient tous ses copains. Ceux avec qui il séchait les cours du collège. Gilles Baudrillet et les autres. Toute la bande des Acacias.

Frédéric aurait tout donné pour habiter cette cité. Pourtant la résidence des Legendre était beaucoup plus belle que les Acacias. Mais c'était là-bas que des tas de choses passionnantes arri-

vaient. Aux Acacias, dont malgré lui il était exclu. Tous les copains du garçon – des voyous, disait M. Legendre – y habitaient. Ils portaient de vrais blousons qu'ils se payaient eux-mêmes avec leur argent. Ils avaient des mobylettes et ils étaient déjà des hommes. Ils avaient de la chance d'habiter les Acacias. Leurs parents les laissaient sortir le soir. Ils traînaient dans la cité, au bar de la cité, toujours en bandes. Ils acceptaient Frédéric avec eux de temps en temps. Même s'il devait parfois subir leurs moqueries, il était fier de les fréquenter. C'était leur genre de dire : « Tiens, voilà le môme » ou : « Tiens, voilà le fils à son papa. » Mais ils prenaient Frédéric sous leur aile et lui apprenaient la vraie vie. Ils n'étaient pas si mauvais garçons que le disait M. Legendre. Mauvais en classe, c'est tout. La plupart arrêtaient d'étudier après le collège et commençaient un apprentissage. Mais aucun d'eux n'avait envie de travailler plus tard comme ses parents.

La cité des Acacias était haut perchée sur une butte. En arrivant, Frédéric était en nage. Il s'assit

sur un banc, n'osant pas sonner chez Gilles. Il devait être à table avec sa famille.

Frédéric écouta les bruits de la cité, les cris des uns, les rires des autres, les motos qui rentraient au garage, des bris de vaisselle, les écoulements d'eau.

Une fenêtre de balcon s'ouvrit. C'était Gilles. Frédéric agita les bras.

– Tiens donc ! fit Gilles. Monte me voir !

D'un geste, le petit Legendre lui fit signe de descendre.

Quelques instants plus tard, les deux garçons se tenaient assis sur le même banc.

– Tu es parti de chez toi, devina Gilles.

– Oui, dit Frédéric.

Leurs conversations revêtaient toujours ce caractère sobre. Gilles comprenait tout. Il n'appréciait pas les confidences.

– Attends-moi une seconde, dit-il.

Il courut vers la cabine téléphonique. Frédéric guettait les ombres derrière les vitres de l'immeuble. Autant la vie des autres le fascinait, autant la sienne ne lui semblait pas digne d'intérêt.

Toutes les familles ressemblaient-elles à la famille Legendre, si fermée, si étouffante ? Et ses copains de la cité, tournaient-ils parfois en rond dans leur chambre comme lui ?

Gilles revint, souriant :

– J’ai appelé tes parents. J’ai demandé à te parler. Ton père m’a dit que tu dormais. C’est bon, tu peux venir chez nous. Tu resteras coucher à la maison.

Quel garçon rare que ce Gilles. Frédéric demeura subjugué. Il était le superhéros, le grand frère, le père presque dont il avait toujours rêvé. Mais la blessure secrète de Frédéric, c’était que Gilles ne l’aimait pas autant que lui.

« Je ne lui arrive pas à la cheville. C’est un homme. Si je pouvais lui prouver... je ne sais pas comment. Même ce soir, je ne l’épate pas avec ma fugue. Il en a vu bien d’autres. »

Ils montèrent les six étages au pas de course. Les Baudrillet père et mère regardaient la télé. Frédéric ne leur connaissait pas d’autre occupation. Les yeux mi-clos comme deux chats, les parents de Gilles somnolaient chaque soir, chaque

jour férié, devant leur poste. La mère se levait, repassait son linge, préparait la cuisine sans jamais quitter l'écran des yeux. Les Baudrillet regardaient tous les feuilletons américains, par habitude plus que par goût véritable. Les séries défilaient sous leurs yeux vides. Ils n'émettaient jamais la moindre opinion sur les programmes. On voyait de riches Texans boursicotter, des femmes flics se battre à mains nues, des héros burinés se poursuivre en voiture, des infirmières se jeter dans les bras de médecins chefs au visage carré, des jeunes Américains en scooter dévaliser des banques, des shérifs ruisselants de sang expirer dans les bras de bandits, des filous en smoking jouer à la roulette... Tout cela se déroulait chaque jour sous le regard impavide des parents Baudrillet. La journée, le père travaillait dans une fabrique d'armes, la mère tenait une caisse au supermarché du coin. Parfois, ils recevaient la famille. Mme Baudrillet sortait une nappe blanche et à peine les invités étaient-ils assis que chacun mangeait en silence, les yeux rivés sur le poste. En général, Gilles quittait la table avant le dessert et rejoignait ses

copains en bas. Il disait : « Mes vieux ne sont pas embêtants. Ils me laissent vivre. »

– Voilà le petit Legendre, fit simplement Mme Baudrillet, qui avait dû apercevoir Frédéric dans le miroir au-dessus de la télévision.

Sur l'écran, un extraterrestre démolissait une cité de morts-vivants à coups de rayon laser. Frédéric fut tenté de s'asseoir un moment sur le canapé.

– Laisse, dit Gilles, on va dans ma chambre.

La chambre de Gilles ressemblait à une cabine de bateau. Minuscule et pourvue de lits superposés. L'un d'eux était vide. Car le grand frère venait de quitter la maison.

– Installe-toi en bas, dit Gilles. Pousse les affaires.

Frédéric se plongea dans une bande dessinée. Gilles installa une cassette dans un magnétophone et s'empara de sa guitare :

– Écoute ça, dit-il. C'est notre dernier morceau.

Il composait de la musique d'inspiration afro-cubaine. Frédéric se concentra, balançant la tête

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Marie Mélivent
Des Indiens au Paradis
Mes vacances sans Edgar

© 1997, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 1997

ISBN 978-2-211-22660-8

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr